

UNE FRANCE ISLAMISÉE : ISSUE OU IMPASSE ?

À travers *Soumission* de Michel Houellebecq

Liu XINYI

Un. de Bordeaux-Montaigne - TELEM

xinyi.liu1@etu.u-bordeaux-montaigne.fr

Résumé : Œuvre islamophobe avec un héros islamophile ? Michel Houellebecq semble jouer sur les jeux d'opposition dans *Soumission*, œuvre qui prévoit la tension à la fois politique et sociale, entre la France laïque et la France islamisée, dans le contexte des élections présidentielles en 2022. Derrière les conflits macroscopiques, l'auteur met en scène un héros, professeur en littérature, qui essaie de trouver l'illumination religieuse en suivant le pas de Huysmans. Comme il échoue, il ne peut que se soumettre au pouvoir islamique. Que symbolise un régime islamique en France dans ce roman ? Que signifie l'échec du héros à Dieu et sa soumission à l'islam ? Y a-t-il encore une place pour la croyance à notre époque ? Dans cet article, nous essaierons de répondre à ces questions en clarifiant les enjeux politiques, mais surtout religieux et littéraires de ce roman.

Mots-clés : *Soumission*, islam, religion, politique, littérature

Abstract : Islamophobic work with an Islamophile hero? Michel Houellebecq seems to play on the opposition games in *Submission*, a work that foresees both political and social tension between secular and Islamized France, in the context of the presidential elections in 2022. Behind the macroscopic conflicts, the author portrays a hero, a professor of literature, who tries to find religious enlightenment by following in the footsteps of Huysmans. As he fails, he can only submit to Islamic rule. What does an Islamic regime in France symbolize in this novel? What does the hero's failure to God and his submission to Islam mean? Is there still a place for belief in our time? In this paper, we will try to answer these questions by clarifying the political but especially religious and literary stakes of this novel.

Keywords : *Submission*, Islam, religion, politics, literature

Paru le même jour que l'attentat contre *Charlie Hebdo* et souvent considéré médiatiquement comme une œuvre islamophobe, *Soumission* de Michel Houellebecq, met, en réalité, en scène un régime islamique modéré, contrairement à l'idéologie radicale fondamentaliste. L'islam constitue un signe magistral dans ce roman où les enjeux religieux et politiques s'intriquent. L'auteur imagine les élections présidentielles en 2022, entre Marine le Pen et Mohammed Ben Abbas, chef du parti musulman. Ben Abbas gagne enfin les élections et devient le nouveau président de la République. La France est ainsi devenue un pays islamique et sous le contrôle des dogmes du Coran. En tant que pays théocratique, le président Ben Abbas a l'ambition de restaurer la morale abandonnée par la société libérale et d'élargir l'influence de la France au sein de l'UE. Pourtant, le héros François, professeur de littérature éloigné de la scène politique, semble indifférent aux changements majeurs qui se produisent autour de lui, et il ne s'intéresse qu'aux recherches littéraires sur Huysmans. François suit ainsi le pas de l'écrivain catholique à la quête de l'illumination religieuse. Vu l'échec, il choisit enfin de se soumettre à l'islam. En ce sens, dans *Soumission*, le registre religieux sert de médiateur entre un registre politique et un registre littéraire. Il est à la fois la problématique éthique et le questionnement esthétique du roman. Ainsi, dans la première partie du roman, nous analyserons une France islamisée en considérant l'islam comme un miroir à la fois réflexif et déformant de la société française contemporaine. Ensuite, en abordant l'univers littéraire du héros François, nous étudierons son choix entre le catholicisme et l'islam, et nous nous interrogerons sur les significations différentes de ces deux religions pour le héros. Enfin, nous analyserons la destruction des valeurs judéo-chrétiennes et sa relation avec la montée de l'idéologie islamiste en France. Nous envisagerons également quel rôle la littérature joue dans la restauration de la civilisation française.

Représentation d'une France islamisée

Selon Georg Lukacs, il existe toujours une double réflexion qui hante le roman réaliste : d'une part, « la structuration réflexive (...) et le jugement de valeur porté sur sa

réalité », d'autre part, « un idéal, quelque chose de subjectif, une simple postulation, à elle aussi s'annonce, dans une réalité qui lui demeure étrangère » (Lukacs, 2020 : 80). En nous appuyant sur cette méthodologie, la France sous le régime islamique de *Soumission* est caractérisée par cette double observation.

Le roman a pour décor la France de notre époque et met en scène des personnalités et des partis politiques existants : Le Pen, Bayrou, Hollande, le FN, l'UMP, le PS, *etc.* Dans ce contexte familier, la fondation du parti musulman fait basculer la vraisemblance et nous amène dans un espace étranger, surtout après que Ben Abbas est devenu le nouveau président de la République. À cet égard, une sphère réaliste et une sphère fictionnelle se superposent. Éric Essono Tsimi définit cet univers superposé comme la « contre-utopie », qui « n'est pas qu'une simple fiction. Elle se double toujours de la réalité, d'une réalité qu'elle enjambe pour mieux la dire depuis un avenir proche » (Essono Tsimi, 2020 : 29). Ainsi, il nous faut trouver la réalité à laquelle le pouvoir islamique imaginaire renvoie dans la France de notre époque.

Une France islamisée deviendra-t-elle une alternative à la France démocratique ? Il faut en premier lieu aborder le domaine politique. « Si l'islam n'est pas politique, il n'est rien » (Houellebecq, 2015 : 223), écrit ainsi l'auteur dans *Soumission*. Le régime politique islamique de *Soumission* l'emporte sur le régime démocratique en s'appuyant sur ses tactiques politiques. Son triomphe n'est jamais un hasard. Contrairement à un parti radical comme l'extrême-droite, le parti islamique modéré est analogue à une mosaïque qui mélange les idéologies des partis démocratiques, la doctrine sociale de l'Église Catholique ainsi que les dogmes islamiques. Il peut ainsi se saisir de l'occasion d'une France sous tension entre différentes forces politiques et se développer rapidement, comme l'explique le narrateur dans *Soumission* : « Cela fait si longtemps que l'opposition gauche – droite structure le jeu politique qu'il nous paraît impossible d'en sortir. Pourtant, dans le fond, il n'y a aucune difficulté réelle ; ce qui sépare l'UMP de la Fraternité musulmane est même beaucoup moins grand que ce qui en sépare le Parti socialiste » (*idem* : 146).

D'une part, la rivalité entre la gauche et la droite est toujours inconciliable ; les

conflits entre les deux partis sont même plus grands que leurs conflits avec le parti musulman. D'autre part, la tendance à la radicalisation représentée par Marine Le Pen est extrêmement inquiétante. Ben Abbes, quant à lui, pratique une politique modérée et sert presque de médiateur entre les forces opposantes :

Tirant les leçons de cet échec, la Fraternité musulmane avait veillé à conserver un positionnement modéré, ne soutenait la cause palestinienne qu'avec modération, et maintenait des relations cordiales avec les autorités religieuses juives. Sur le modèle des partis musulmans à l'œuvre dans les pays arabes, modèle d'ailleurs antérieurement utilisé en France par le Parti communiste, l'action politique proprement dite était relayée par un réseau dense de mouvements de jeunesse, d'établissements culturels et d'associations caritatives. Dans un pays où la misère de masse continuait inéluctablement, année après année, à s'étendre, cette politique de maillage avait porté ses fruits, et permis à la Fraternité musulmane d'élargir son audience bien au-delà du cadre strictement confessionnel, le succès avait même été fulgurant (...) (*idem* : 51-52).

En ce sens, les enjeux religieux ne sont pas mis en relief par le régime islamique, Ben Abbes cherchant à changer l'image d'un régime islamique antisémite, afin de gagner plus de votes. Il réunit non seulement les autres partis, mais aussi rallie des organisations non gouvernementales. Il excelle également à conserver une image médiatique positive et amicale qui dirige les opinions des journalistes :

J'avais remarqué depuis longtemps que les journalistes les plus teigneux, les plus agressifs étaient comme hypnotisés, ramollis en présence de Mohammed Ben Abbes [...] et au moment où s'achevait la conférence de presse je compris que j'en étais arrivé exactement là où le candidat musulman voulait me mener : une sorte de doute généralisé, la sensation qu'il n'y avait rien là de quoi s'alarmer, ni de véritablement nouveau. (*idem* : 109)

Concernant la stratégie sur l'Europe, le président islamique insiste sur l'élargissement de l'Europe : « la véritable ambition de Ben Abbes, c'est de devenir à terme le premier

président élu de l'Europe – d'une Europe élargie, incluant les pays du pourtour méditerranéen » (*idem* : 158). Cette politique se rapproche de l'idée d'Emmanuel Macron d'« une Europe souveraine, unie, démocratique »¹. Houellebecq, quant à lui, ne croit pas à la « souveraineté » de l'Europe. À l'exemple d'Oswald Spengler, il insiste sur la décadence de l'Occident et le besoin de la restauration de l'État-nation ; comme le dit Rediger dans *Soumission* : « cette Europe qui était le sommet de la civilisation humaine s'est bel et bien suicidée, en l'espace de quelques décennies » (*idem* : 257). L'ambition de Ben Abbes est ainsi considérée par l'auteur comme une parodie des politiques du gouvernement français.

Sur le plan économique, le président musulman pratique le distributivisme qui est, à l'origine, du catholicisme et il est défini ainsi dans le roman :

Le distributivisme était une philosophie économique apparue en Angleterre au début du XX^e siècle sous l'impulsion des penseurs Gilbert Keith Chesterton et Hilaire Belloc. Elle se voulait une « troisième voie », s'écartant aussi bien du capitalisme que du communisme – assimilé à un capitalisme d'État. Son idée de base était la suppression de la séparation entre le capital et le travail. La forme normale de l'économie y était l'entreprise familiale ; lorsqu'il devenait nécessaire, pour certaines productions, de se réunir dans des entités plus vastes, tout devait être fait pour que les travailleurs soient actionnaires de leur entreprise, et coresponsables de sa gestion (*idem* : 202).

Ce principe du distributivisme qui restaure le statut social de la famille correspond non seulement aux dogmes islamiques, mais aussi aux valeurs judéo-chrétiennes traditionnelles, comme le souligne Éric Essono Tsimi : « chez Houellebecq, le mot 'Soumission' est posé à la fois comme un pronostic et comme un diagnostic » (Essono Tsimi, 2020 : 158). Dans cette optique, l'auteur fait allusion au malaise de

1 Le 26 septembre 2017, Emmanuel Macron présente son initiative pour « une Europe souveraine, unie et démocratique » à la Sorbonne. Dans ce discours, le président précise ses idées dont l'établissement « d'une Europe tournée vers l'Afrique et la Méditerranée ». <https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2017/09/26/initiative-pour-l-europe-discours-d-emmanuel-macron-pour-une-europe-souveraine-unie-democratique>

l'économie libérale de marché qui dévalorise la valeur de la production et insiste uniquement sur l'accumulation des capitaux. Pourtant, l'invention du gouvernement islamique constitue encore une transformation radicale et idéale qui s'isole de la réalité française.

Au niveau social, les politiques islamiques sont loin d'être raisonnables. D'une part, elles veulent restaurer les valeurs familiales en interdisant le travail aux femmes. Le gouvernement islamique rompt ainsi avec les types de consommation sexuelle de l'ancienne société libérale. Pourtant, au sein de la famille, les femmes sont encore considérées comme des objets sexuels. La polygamie satisfait peu ou prou, et d'une façon légale, les désirs des hommes pour les jeunes filles, voire les mineures. La nouvelle épouse de Rediger, président de l'université Paris III, vient d'avoir quinze ans. Le campus se transforme en un harem : « Quelques mois plus tard il y aurait la reprise des cours, et bien entendu les étudiantes – jolies, voilées, timides (...) Chacune de ces filles, aussi jolie soit-elle, se sentirait heureuse et fière d'être choisie par moi, et honorée de partager ma couche » (Houellebecq, 2015 : 299).

Pour conclure, nous pouvons dire que la fiction d'un régime islamique en France évoque plutôt le malaise qui existe déjà dans la République. Le président Ben Abbes est un homme politique du spectacle qui sait parfaitement utiliser les médias et l'opinion publique. Pourtant, il ne peut pas vraiment remédier à l'impasse de la République et ne trouve pas non plus de vraies solutions pour la décadence de l'État-nation, pour le malaise du capitalisme et du libéralisme. Dans ce cas, le pouvoir islamique, qui a l'ambition de sortir du malaise républicain, se présente encore comme un pantin grotesque qui ne se distingue pas vraiment des politiciens médiatiques. Il joue, lui aussi, sur les jeux politiques.

En outre, ce régime islamique n'a aucune intention de restaurer la morale en s'appuyant sur les valeurs religieuses. Le retour au religieux ne touche que l'apparence de la société française. « Les religions se réduisent ici à l'adoption purement extérieure des coutumes du groupe provisoirement dominant » (Novak-Lechavalier, 2015 : 2). La France qui a perdu ses valeurs judéo-chrétiennes n'a pas encore trouvé d'alternative.

Un héros en marge de la croyance

Le héros François de *Soumission* fait partie des héros problématiques d'après Georg Lukacs, caractérisé par la passivité dans un monde sans Dieu : « l'absence d'un Dieu actif rendrait omnipotente l'inertie de cette vie qui se suffit à soi-même et s'abandonne en paix à son propre croupissement » (Lukacs, 2020 : 86). Professeur de littérature à l'université Paris III, François semble se plonger dans ses recherches littéraires sur Huysmans et apparaît indifférent aux conflits politiques créés par le changement de régime politique. La décision du départ de la famille de Myriam, petite amie juive de François, reflète la peur des Juifs à l'approche d'un nouveau régime. Pourtant, le héros semble toujours s'isoler de la situation présente. Il n'a même pas essayé de retenir sa copine et ne peut pas non plus partir avec elle du fait « qu'il n'y pas d'Israël pour [lui] ». Par ailleurs, il n'est pas attaché à sa vie professionnelle à Paris III, université islamisée après la montée au pouvoir de Ben Abbas. Pour le héros, « la profession ne signifie rien, ni davantage pour celui des relations humaines, le mariage, la famille, la classe » (Lukacs, 2020 : 110-111). Suivant passivement le conseil d'un ami, François quitte Paris pour échapper au régime islamique. Spécialiste de Huysmans, qui fut un catholique fervent, François décide de suivre le chemin de la conversion de Huysmans et veut découvrir s'il existe encore une possibilité de croire chez lui. L'avènement du pouvoir islamique en France rappelle aussi la nécessité, pour le héros, de faire un choix entre croire ou non, afin de trouver son identité dans une France déjà islamisée et déterritorialisée.

Ainsi, pendant que le Parti musulman fête son succès aux élections présidentielles, François quitte la capitale et visite Rocamadour, haut lieu de pèlerinage pour les chrétiens, sous les conseils de son ami afin de « mesurer à quel point la chrétienté médiévale était une grande civilisation » (Houellebecq, 2015 : 161). Il a également l'intention de suivre les pas de Huysmans pour ressentir la force de la civilisation chrétienne médiévale. Dans cette cité, il voit les statues de Vierge noire et de l'enfant Jésus. Néanmoins, il n'est pas touché par leur divinité : « Il n'y avait nulle tendresse, nul abandon maternel dans leurs

attitudes. Ce n'était pas l'enfant Jésus qui était représenté ; c'était, déjà, le roi du monde. Sa sérénité, l'impression de puissance spirituelle, de force intangible qu'il dégageait étaient presque effrayantes (*idem* : 167).

En fait, le héros partage avec Nietzsche l'idée que « le christianisme était au fond une religion féminine » (*idem* : 218). Il devrait être caractérisé par la tendresse, l'espérance, la douceur et l'attente, qui sont des caractéristiques plutôt féminines. Toutefois, l'image de la Vierge noire est presque à l'opposé de cela : « La Vierge attendait dans l'ombre, calme et immarcescible. Elle possédait la suzeraineté, elle possédait la puissance, mais peu à peu je sentais que je perdais le contact, qu'elle s'éloignait dans l'espace et dans les siècles tandis que je me tassais sur mon banc, ratatiné, restreint » (*idem* : 170).

Le héros se sent menacé par la « puissance » de la Vierge et de la statue de Jésus, et décide ainsi de s'éloigner du christianisme. Déserté par Dieu, François rentre à Paris et découvre la ville transformée par la montée au pouvoir du parti musulman : la délinquance a presque disparu ; toutes les femmes portent le pantalon ; le taux de chômage a radicalement baissé du fait du retour des femmes au foyer ; l'enseignement pour les juifs et les chrétiens est devenu privé. Dans ce contexte, le héros est congédié de son poste universitaire du fait qu'il n'est pas musulman. Mais il bénéficie encore d'une pension de retraite intéressante. Incapable de justifier sa présence dans cette nouvelle société, François choisit alors de se retirer dans l'abbaye de Ligugé où Huysmans séjourna en tant qu'oblat. Aux antipodes de l'expérience à Rocamadour, le héros est impressionné par le chant des psaumes, ainsi que par la vie simple et paisible des moines. Toutefois, il ne parvient pas non plus à créer un lien fort avec cette vie monastique, et le sens de sa présence s'éteint peu à peu : « Le sens de ma présence ici avait cessé de m'apparaître clairement ; il m'apparaissait parfois, faiblement, puis disparaissait presque aussitôt ; mais il n'avait, à l'évidence, plus grand-chose à voir avec Huysmans » (*idem* : 216).

Dans cette optique, nous pouvons constater l'attitude ambivalente du héros envers le christianisme. Le premier chapitre de *Soumission* porte en épigraphe un extrait de Huysmans dans *En route* qui exprime une certaine ambiguïté dans la croyance en Dieu :

Je suis hanté par le Catholicisme, grisé par son atmosphère d'encens et de cire, je rôde autour de lui, touché jusqu'aux larmes par ses prières, pressuré jusqu'aux moelles par ses psalmodies et par ses chants. Je suis bien dégoûté de ma vie, bien las de moi, mais de là à mener une autre existence il y a loin ! Et puis... et puis... si je suis perturbé dans les chapelles, je redeviens inému et sec, dès que j'en sors (*idem* : 9).

Dans un entretien avec Agathe Novak-Lechavalier, ce sentiment est également partagé par l'écrivain lui-même qui dit ainsi : « En fait, à chaque fois que je vais à la messe, je crois ; sincèrement et totalement, j'ai une révélation à chaque fois. Mais dès que je sors, ça retombe. C'est un peu comme la drogue : il y a toujours une descente » (Houellebecq, 2020 : 359).

Pour Houellebecq comme pour François, l'église constitue un espace en décalage avec la réalité médiocre. En ce sens, la « descente » religieuse du héros manifeste sa désillusion dans un monde où il n'y a plus de place pour Dieu. Il ne peut rien pour ce monde désacralisé et préfère ainsi fuir son âme religieuse. Lukacs remarque un penchant chez ce type de héros comme « une tendance à la passiveté, la tendance à esquiver plutôt qu'à assumer les conflits et les luttes extérieures, la tendance à en fuir, au-dedans de l'âme et par ses propres forces, avec tout ce qui peut l'affecter » (Lukacs, 2020 : 110). À cet égard, le héros, incapable de croire, retourne de nouveau à Paris et est invité par le nouveau président de l'université Paris III, Robert Rediger. Ancien identitaire européen, Rediger est déçu par la décadence des valeurs judéo-chrétiennes en Europe, et se convertit alors résolument à l'islam. Tout comme François, il a été confronté à un dilemme religieux. Il invite ainsi François afin de le convaincre de se convertir à son tour.

Selon Rediger, le vrai ennemi, non seulement de l'islam, mais aussi de la France et de l'Europe, est l'humanisme athée. Cet athéisme qui a donné naissance à la démocratie libérale et à l'individualisme, ainsi qu'à l'anarchisme et au nihilisme, conduit à la disparition du patriotisme et mène toute l'Europe au suicide. Au contraire, pour Rediger, l'islam pourrait devenir le nouvel espoir qui remplace le christianisme afin de reconstituer l'ordre moral de la France et de l'Europe. Ce nouveau système est représenté par la

« soumission » :

« C'est la soumission » dit doucement Rediger. « L'idée renversante et simple, jamais exprimée auparavant avec cette force, que le sommet du bonheur humain réside dans la soumission la plus absolue. C'est une idée que j'hésiterais à exposer devant mes coreligionnaires, qu'ils jugeraient peut-être blasphématoire, mais il y a pour moi un rapport entre l'absolue soumission de la femme à l'homme, telle que la décrit *Histoire d'O*, et la soumission de l'homme à Dieu, telle que l'envisage l'islam. Voyez-vous, poursuit-il, l'islam accepte le monde, et il l'accepte dans son intégralité, il accepte le monde tel quel, pour parler comme Nietzsche (Houellebecq, 2015 : 260).

À l'encontre des idées de Rediger, la soumission de l'islam mise en pratique par la polygamie et le retour des femmes au foyer, se limite aux coutumes superficielles. Elle est incapable d'offrir un bonheur authentique. François aspire, tout comme l'auteur lui-même, à une famille bourgeoise fondée sur l'amour conjugal. Il l'évoque ainsi en faisant référence aux œuvres *En ménage* et *Là-bas* de Huysmans :

En rentrant chez moi je me servis un grand verre de vin et me replongeai dans *En ménage* (...). Jamais peut-être le bonheur tiède des vieux couples n'avait été exprimé avec une telle douceur : « André et Jeanne n'eurent bientôt plus que de béates tendresses, de maternelles satisfactions à coucher quelquefois ensemble, à s'allonger simplement pour être l'un près de l'autre, pour causer avant de se camper dos à dos et de dormir. » C'était beau, mais était-ce vraisemblable ? Était-ce un horizon envisageable aujourd'hui ? (*idem* : 94-95) ;

Le seul vrai sujet de Huysmans était le bonheur bourgeois, un bonheur bourgeois douloureusement inaccessible au célibataire, et qui n'était même pas celui de la haute bourgeoisie, la cuisine célébrée dans *Là-bas* était plutôt ce qu'on aurait pu appeler une honnête cuisine de ménage, encore moins celui de l'aristocratie, il n'avait jamais manifesté que mépris pour les « gourdes armoriées » fustigées dans *L'oblat* (*idem* : 281).

Le héros met en avant, dans ces deux extraits, le mot « bonheur », qui est aux antipodes

du sens de « soumission » selon Rediger. Le bonheur, chez le héros, connote la douceur, la maternité et la tendresse dans le couple, complété par la joie de repas copieux. Nous pouvons même rapprocher ce bonheur des caractéristiques du christianisme que nous avons évoquées précédemment : le christianisme et le bonheur bourgeois sont au fond féminin. À l'inverse, l'islam est masculin.

À partir de ce point de vue, nous pouvons constater l'attitude négative du héros envers le système islamique. Néanmoins, avec la tendance irréversible de la décadence des valeurs judéo-chrétiennes, y a-t-il une croyance qui puisse remplacer le christianisme dans notre société ?

Issue possible ?

Selon Agathe Novak-Lechevalier, *Soumission* est caractérisé par sa « réversibilité ». Toutes les certitudes fondées sur ce roman doivent être revues : le projet idéal du régime islamique, la soumission du héros à l'islam ainsi que son renoncement à la littérature.

En ce qui concerne la remise en question de la première certitude, nous avons donné notre réponse dans la première partie. Nous reprenons à présent l'analyse sous l'angle religieux. Pour Houellebecq, chaque régime religieux, qu'il soit islamique ou catholique, se trouve devant le même dilemme :

Il y avait pourtant, me semblait-il, des questions embarrassantes qu'on aurait pu lui poser : la suppression de la mixité, par exemple ; ou le fait que les enseignants devraient embrasser la foi musulmane. Mais après tout n'était-ce pas le cas, déjà, chez les catholiques ? Fallait-il être baptisé pour enseigner dans une école chrétienne ? (Houellebecq, 2015 : 109).

Dans cette optique, le régime islamique constitue l'envers du régime catholique. Il est confronté au même problème qui est de savoir si le phénomène religieux doit être mis en priorité dans les affaires nationales. La perplexité devant la religion est égale pour les catholiques et pour les musulmans, comme le souligne Pierre Manet : « la première cause

du désarroi qui nous paralyse aujourd'hui réside dans la perplexité toute particulière que nous éprouvons devant le phénomène religieux » (Manet, 2015 : 17). Aux antipodes du choix du parti islamique, la République française a abandonné la prédominance du catholicisme et l'a remplacée par la laïcité. Pourtant, selon Houellebecq, ce choix de la laïcité et le choix de l'islamisation de l'État mènent à la même conséquence : l'anéantissement des valeurs judéo-chrétiennes. La laïcité permet l'épanouissement de différentes idéologies au sein de la société, y compris l'islam et le libéralisme. D'une part, les valeurs de la bourgeoisie catholique, mises à mal par Mai 68, se désintègrent et sont remplacées par le libéralisme et l'épanouissement des mœurs. D'autre part, la communauté islamique est renforcée du fait que l'islam exclut le libre choix de croyance et la libération morale. D'où la menace du communautarisme, comme l'analyse Manet : « La libre adhésion à une communauté qui n'encourage pas la liberté, particulièrement à une modalité de cette communauté qui exclut la liberté, renforce cette communauté, ou cette modalité de la communauté, plus qu'elle ne favorise la liberté » (*idem* : 29).

Ainsi, la communauté islamique, dans la mesure où elle exclut la liberté des croyances, renforce les conflits avec la société libérale. Houellebecq présente déjà cette idée dans *Plateforme* : le père du héros ayant fait l'amour avec une jeune musulmane est tué par son frère islamiste, alors que l'héroïne Valérie meurt dans un acte islamiste terroriste sur une plage naturiste où les hommes s'abandonnent à la débauche. Il précise, d'une façon théorique, cet antagonisme dans *Soumission* :

Et, surtout, le véritable ennemi des musulmans, ce qu'ils craignent et haïssent par-dessus tout, ce n'est pas le catholicisme : c'est le sécularisme, la laïcité, le matérialisme athée. Pour eux les catholiques sont des croyants, le catholicisme est une religion du Livre ; il s'agit seulement de les convaincre de faire un pas de plus, de se convertir à l'islam : voilà la vraie vision musulmane de la chrétienté, la vision originelle (Houellebecq, 2015 : 156).

Les musulmans qui ont immigré en France ont besoin de s'intégrer à la société française. Vivant dans un État laïque dont les valeurs vont à l'encontre de leur morale religieuse, ils

ne se sentent pas chez eux et ne peuvent justifier leur identité qu'à travers l'établissement de leur propre communauté.

Les Français qui ont perdu la foi en Dieu ne se sentent non plus chez eux. François est un représentant de ces Français désidentifiés. Ses recherches sur Huysmans constituent une échappatoire et une consolation pour l'âme vide. Le travail de la thèse constitue, pour François, le moment le plus pur et heureux de sa vie. Il évoque ainsi cette expérience : « et pendant ces sept années qu'avait duré la rédaction de ma thèse j'avais vécu dans la compagnie de Huysmans, dans sa présence quasi permanente » (*idem* : 14). D'après lui, sa vie se superpose à celle de Huysmans : « ma vie en somme continuait, par son uniformité et sa platitude prévisibles, à ressembler à celle de Huysmans un siècle et demi plus tôt » (*idem* : 18). Les références à Huysmans parsèment tout le roman. Pourtant, après sa dernière visite à l'abbaye de Ligugé, le sens de sa présence n'a « plus grand-chose à voir avec Huysmans » (*idem* : 216). Le départ de l'abbaye symbolise ainsi une rupture avec son ancienne vie littéraire et son renoncement à sa propre volonté.

Sa présence personnelle s'efface aussi à cause de la présence imposante du pouvoir islamique – « une présence, une prise de contrôle sur un territoire » (*idem* : 73). La vie littéraire libre ne peut plus coexister ainsi avec la présence du régime islamique. Cette idée est confirmée aussi à la fin du roman : le héros considère sa conversion à l'islam comme « la chance d'une deuxième vie, sans grand rapport avec la précédente » (*idem* : 299). Mais cette deuxième vie, comme le résume François après avoir décidé de se convertir : « c'était vraiment la fin de [sa] vie intellectuelle ; et (...) c'était aussi la fin de [sa] longue, très longue relation avec Joris-Karl Huysmans » (*idem* : 283).

En ce qui concerne la soumission du héros, comme nous l'avons évoqué précédemment, le héros ne croit pas du tout à ce système islamique : la soumission de François recèle une grande ambiguïté qui mène peut-être à l'opposé : l'insoumission. Au lieu de se focaliser sur le destin d'un individu, Houellebecq s'intéresse au futur de la République. D'ailleurs, pour certains critiques, le prénom « François » symbolise la « France ». En ce sens, François constitue aussi un signe de la destruction des valeurs de la République. La France a besoin ainsi de restaurer la croyance en sa civilisation et en sa

culture. La littérature française se présente comme la seule résistance. Houellebecq suggère ainsi la particularité de la littérature dans *Soumission* :

Seule la littérature peut vous permettre d'entrer en contact avec l'esprit d'un mort, de manière plus directe, plus complète et plus profonde que ne le ferait même la conversation avec un ami – aussi profonde, aussi durable que soit une amitié, jamais on ne se livre, dans une conversation, aussi complètement qu'on ne le fait devant une feuille vide, s'adressant à un destinataire inconnu (*idem* : 13).

En communiquant avec un autre esprit littéraire, la frontière entre la vie et la mort est supprimée. Il s'agit d'une communion subtile qui ne se trouve que dans la littérature. Cette communion littéraire est déjà et surtout enracinée dans la conscience des Français, comme l'affirme Alain Finkielkraut en citant Ernst Robert dans *L'Identité malheureuse* : « En 1925, soit vingt ans après la méditation proustienne sur la lecture, le grand romaniste allemand Ernst Robert Curtius observe encore que 'la littérature joue un rôle capital dans la conscience que la France prend d'elle-même et de sa civilisation' et qu' 'aucune autre nation ne lui accorde une place comparable' » (Finkielkraut, 2015 : 141).

Pour Houellebecq, si la civilisation islamique est caractérisée par ses fonctions politiques et sociales, la civilisation française se caractérise, quant à elle, par les valeurs de la bourgeoisie. La littérature française, à l'époque de Huysmans, a pour sujet les valeurs bourgeoises : « Le seul vrai sujet de Huysmans était le bonheur bourgeois » (Houellebecq, 2015 : 281). Houellebecq exprime également, dans ses œuvres, sa nostalgie pour cette époque. Il est en communion littéraire avec les écrivains du XIX^e siècle, qui ont connu le plein essor de la culture bourgeoise en France. La bourgeoisie sert ainsi d'héritage unique pour les Français, comme le rappelle Finkielkraut :

Tout en relevant le désir d'enrichissement de sa double condamnation par la morale aristocratique et par la morale chrétienne, la bourgeoisie cultivait les arts libéraux. Il lui importait de connaître ses

classiques. Il lui importait aussi, pour sûr, de défendre l'ordre établi (...). Les bourgeois ne méprisent pas la culture mais ils en ont inventé le culte. C'est la culture, en effet, qui élève leur classe au-dessus des autres et la constitue en aristocratie (Finkielkraut, 2015 : 141-144).

Pourtant, remplacé par les valeurs du libéralisme sexuel, ce système de la morale bourgeoise a connu son déclin avec celui des valeurs du catholicisme, comme le souligne Michel Onfray : « le XX^e siècle aura été placé sous le signe de la mort de Dieu et de la promotion de Sade en divinité nihiliste » (Onfray, 2017 : 527). La création d'un régime islamique et la soumission du héros à l'islam ne constituent que les simulacres « jeté[s] sur le vide pour le couvrir, mais le vide reste toujours en-dessous, sous-jacent » (Spieser-Landes, 2017 : 50). Incapable de succomber à la puissance du vide, Houellebecq entend toujours restaurer la croyance en la civilisation française à travers la création littéraire.

Bibliographie

ESSONO TSIMI, Éric (2020). *Vous autres, civilisations, savez maintenant que vous êtes mortelles. De la contre-utopie*. Paris : Garnier.

FINKIELKRAUT, Alain (2015). *L'Identité malheureuse*. Paris : Gallimard.

HOUELLEBECQ, Michel (2001). *Plateforme*. Paris : Flammarion.

HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris : Flammarion.

HOUELLEBECQ, Michel (2020). *Interventions 2020*. Paris : Flammarion.

LUKACS, Georg (2020). *La Théorie du roman*. Paris : Gallimard.

MANENT, Pierre (2015). *Situation de la France*. Paris : Desclée de Brouwer.

NOVAK-LECHAVALIER, Agathe (2015). « 'Soumission', la littérature comme résistance ». *Libération*, le 1 mars.

ONFRAY, Michel (2017). *Miroir du nihilisme. Houellebecq éducateur*. Paris : Galilée.

ONFRAY, Michel (2017). *Décadence vie et mort du judéo-christianisme*. Paris : Flammarion.

SPIESER-LANDES, David (2017). « Soumission ou simulacre de soumission ? Michel Houellebecq et la métaphysique (Baudrillardienne) du radiateur ». *French cultural Studies*, Vol. 28(1), pp. 42–53.